

## UNE AFRIQUE ENTRE LE VILLAGE ET LA VILLE : LES MIGRATIONS DANS LE SUD DU CAMEROUN

Compte-rendu de thèse de Doctorat d'État par l'auteur  
André FRANQUEVILLE  
Géographe de l'ORSTOM

L'objet de cet article est de présenter les principaux aspects d'un ouvrage qui paraîtra sous le même titre et qui a récemment fait l'objet d'une thèse de Doctorat d'État en géographie (soutenue le 17/06/83 à

l'Université de Paris I —Panthéon-Sorbonne—, dir. Pr. Gilles SAUTTER, édition provisoire, ORSTOM, Paris, 793 p. mult.). Seuls les principaux points forts en seront succinctement exposés ici.

### I PROPOS GÉNÉRAL ET MÉTHODOLOGIE

De même qu'il existe une Afrique des villages, à laquelle les géographes se sont intéressés depuis déjà longtemps, et une Afrique des villes, plus nouvelle et qui inquiète aujourd'hui, de même existe-t-il une Afrique entre le village et la ville dont le sud du Cameroun offre une saisissante illustration. Cette Afrique-là naît à la fois de la ville et de la campagne, des problèmes et des impasses que présentent l'une et l'autre. Entre les deux, le migrant n'est pas seulement l'homme déraciné que l'on a souvent décrit ; il est aussi l'homme qui interprète et utilise la ville au mieux de ses intérêts, et cela en fonction de sa propre culture.

Le propos de l'ouvrage présenté est de mettre en évidence le fonctionnement actuel du système de migrations apparu à la faveur de l'entreprise coloniale, d'en préciser le contenu et d'en retracer la genèse dans le contexte géographique, économique, social et historique du Cameroun méridional. Cependant, par la force des choses, ce propos déborde bien vite et de beaucoup le cadre restreint de cette partie du Cameroun et rejoint, par les analyses présentées comme par les problèmes soulevés, les immenses interrogations auxquelles est aujourd'hui confrontée l'Afrique : croissance urbaine apparemment incompressible, impossible maîtrise d'une économie prise au filet d'un système mondial d'échanges et de domination, ébranlement ou effondrement des valeurs sur lesquelles les sociétés locales fondaient leurs assises, irruption du monde dit « moderne » auquel n'échappe aucun village du Sud, même le plus reculé.

Problèmes et enjeux sont ici abordés de façon très concrète, du fait même de la méthode utilisée. Au sein du vaste espace forestier qui forme le sud du pays, cette recherche a eu plus précisément pour cadre la zone centrée sur Yaoundé et regroupant principalement des sociétés fort semblables (Éton, Éwondo, Bané...) qui se reconnaissent sous le nom général de Bété. Sans négliger les travaux antérieurs qui ont permis d'utiles comparaisons, cette étude a pour principale source une enquête directe menée en milieu rural et portant sur trente-huit villages inscrits dans une aire de quelque 250 km autour de Yaoundé (carte) ; elle a donc touché, en premier lieu, des sociétés bété, mais d'autres également, notamment bassa et boulou, apportant des informations sur quelque 20 000 villageois présents ou absents, repérés à cette occasion. La région dont il s'agit ici est donc, essentiellement, la zone de production cacaoyère, celle qui a pro-

curé au Cameroun, au moins jusqu'à une date très récente, la part la plus importante en valeur de ses exportations et de ses rentrées de devises. Mais elle englobe aussi des villages situés à la frange de la zone forestière et cacaoyère, et quelques autres encore, notamment bassa où le palmier à huile tient cette fois une place déterminante dans les revenus monétaires des villageois.

Mais l'une des originalités de cette recherche est de n'avoir pas limité son approche des migrations à leur seul aspect rural, celui de l'émigration. Celles-ci ont, en effet, été également observées à leur point d'arrivée, c'est-à-dire ici essentiellement la ville de Yaoundé. À l'aide d'enquêtes urbaines variées (quartiers, entreprises, écoles), qui ont permis d'établir 2 000 fiches s'ajoutant aux 3 000 précédentes, ont été retracés les courants migratoires qui traversent le Sud et aboutissent à la capitale par des voies diverses. L'étude s'en est donc trouvée élargie à un domaine géographique et culturel plus vaste, puisqu'elle prenait par là également en compte la présence du deuxième grand groupe d'immigrés de la ville, celui des Bamiléké. Les particularités de leur migration devaient, comme en contrepoint, mettre en évidence celles des migrants plus proprement « sudistes » et conduire à identifier ainsi deux grands modes d'approche de la ville dont les différences se sont précisées à mesure qu'avancait la recherche.

La façon dont sont abordées et présentées les migrations constitue une autre originalité de l'ouvrage. La migration n'est pas, en effet, simple déplacement d'individus dans l'espace, ni simple déplacement de main-d'œuvre fuyant une situation de crise ou répondant à l'appel de la ville. Elle est aussi fait social, d'une richesse infinie, qui ne peut être pleinement appréhendé que replacé dans le contexte vécu par le migrant. Les déplacements, le départ, les cheminements, le retour éventuel ont donc été repérés selon leur insertion dans l'ensemble d'une biographie dont on ne saurait les abstraire. Au fil du texte, de nombreux exemples non seulement illustrent les situations évoquées mais aident à donner leur sens aux indications apportées par les diverses enquêtes.

Nous reprendrons ici les trois grandes parties qui constituent l'ouvrage : le migrant et son village, le migrant et la ville, espaces et migrations. Trois parties distinguées pour la commodité de l'exposé, mais qu'il n'est guère possible de disjoindre si l'on veut tenter d'interpréter les migrations au plus près de la réalité.

O. R. S. T. O. M. Fonds Documentaire

N° : 20403 ext

Cote B

3 SEPT. 1986

## II LE MIGRANT ET SON VILLAGE

L'expression «exode rural» a, en dépit de son emploi courant même en géographie, été ici volontairement bannie en raison de son sens trop vague, trop passe-partout et parce que trop chargée de présupposés pessimistes ou même dramatiques dont rien ne prouve qu'ils aient valeur universelle. L'émigration rurale peut devenir exode, mais elle ne l'est pas nécessairement. Le terme, plus neutre, d'émigration lui a été préféré, l'objet de l'étude étant de chercher à en préciser l'intensité et les modalités particulières au Sud camerounais.

Dans cet espace, on ne trouve que moins du quart des hommes de 20 ans et plus nés dans les villages, à n'avoir jamais émigré, et 36% sont encore absents. Plus précisément, entre 20 et 39 ans, plus de la moitié des hommes sont absents de leur village de naissance.

Il est des déterminants de la migration en Afrique et des caractéristiques du migrants désormais bien connus : le portrait robot de l'émigré est celui d'un homme jeune, célibataire, muni d'une instruction moyenne, sans ressources au village, venu en ville à la recherche d'un emploi. N'y a-t-il réellement plus rien d'autre à en dire ?

L'exemple du Sud camerounais montre que bien des nuances doivent être apportées à ce stéréotype. L'une des caractéristiques remarquables des migrants est, ici, leur jeunesse : entre la moitié et les trois-quarts des départs prennent place avant l'âge de 20 ans. Il ne s'agit donc pas là, essentiellement, d'une émigration d'adultes ni même de jeunes adultes, mais bien plutôt d'adolescents. Par là se révèle l'influence d'une scolarisation massive qui est l'une des originalités du Sud ; elle porte vers la ville les jeunes d'âge scolaire une fois les études primaires terminées au village ou même parfois avant leur achèvement. La ville est donc d'abord, pour les villageois, le lieu où ils se sont instruits et où leurs enfants iront s'instruire pour y trouver peut-être, ensuite, un emploi. C'est là la fonction prédominante des petites villes du Sud dont la population se situe entre 10 et 20 mille habitants (Mbalmayo, Bafia, Sangmélina, etc...) et même de centres beaucoup plus modestes tels Makak, Éséka, Libamba ou Akono. Les établissements scolaires y sont, le plus souvent, le seul moteur de l'immigration, ce qui donne à ces centres une population étonnamment jeune, mais extrêmement instable. Aussi, dans l'organisation de l'espace des migrations, les petites villes du Sud interviennent-elles peu. Les migrations qu'elles reçoivent sont surtout celles, fort désordonnées, des écoliers et des élèves qui s'inscrivent pour leurs études ici ou là, au gré des circonstances et à la recherche des meilleures conditions de réussite ; ces villes sont plutôt lieux de formation ou d'apprentissage et, quelquefois, étapes dans le repli vers le village après un séjour à Yaoundé ou à Douala. Pour Yaoundé même, on peut estimer que la scolarisation explique la moitié de l'immigration se produisant avant l'âge de 20 ans.

Mais il faudrait pour parler un langage plus précis, distinguer «scolarisation», i.e. le fait d'avoir été scolarisé, et «scolarité», i.e. le fait de suivre un enseignement. Par-

mi les facteurs de l'émigration rurale, l'école au sens de la «scolarisation» est souvent considérée comme l'un des plus décisifs. A vrai dire, dans le sud du Cameroun où fréquenter l'école est devenu chose bien banale, la scolarisation explique désormais moins que la scolarité les déplacements observés. On quitte en effet le village non parce que l'on est instruit mais pour progresser encore dans l'instruction en suivant un enseignement secondaire ou technique. L'enquête montre d'ailleurs que les élèves issus des milieux ruraux se retrouvent plus nombreux dans l'enseignement technique et ceux d'origine urbaine plus nombreux dans l'enseignement long.

Que, dans le courant d'émigration vers la ville, les jeunes soient en nombre considérable contribue fortement à expliquer toute l'importance gardée par les relations et les solidarités familiales, très actives entre ville et campagne. Les jeunes hommes, les jeunes filles ne partent pas au hasard vers la ville ni vers n'importe quelle ville : la famille possède des antennes, des relais, des points de chute mis en place à la faveur d'une dispersion de ses membres déjà ancienne et fruit de l'histoire coloniale du pays. En dépit de la gêne ainsi souvent réellement provoquée, les parents même parfois fort éloignés, la belle-famille, les amis ou, d'une façon encore plus large, les «frères de village» accueillent et hébergent les nouveaux-venus, quelquefois durant plusieurs années.

Quel que soit le niveau atteint, l'instruction ainsi acquise en ville porte naturellement le nouveau citadin à rechercher un emploi sur place, car le village n'offre aucune chance de mettre en valeur les connaissances reçues. Alors commence, pour le «Sudiste», cette quête de l'emploi, ces alternances de périodes d'activité et de chômage ponctuées aussi de retours temporaires au village qui n'est jamais bien éloigné : un pied dans la ville, l'autre au village.

Le Sud du Cameroun correspond pourtant bien à la vaste région de production cacaoyère dont les revenus monétaires devraient permettre au paysan de vivre et d'installer ses fils sur les terres du village. Mais les petites plantations familiales qui produisent ce cacao se révèlent en réalité bien incapables de les y retenir. D'une part l'Administration, les Services Publics, ont donné dans le passé l'occasion de tant de promotions spectaculaires de petits employés devenus grands notables, même avec une instruction réduite, que l'image du «col blanc» et de la cravatte demeurera encore longtemps, dans l'esprit des «Sudistes», le seul symbole de la réussite. D'autre part les plantations de cacaoyers sont généralement de trop petite taille (la superficie moyenne d'une exploitation agricole est de 2,5 ha dont 2 en cacaoyers ou cultures mixtes), mal entretenues, leurs arbres sont insuffisamment renouvelés ; et la rémunération du produit, à la merci des fluctuations des cours internationaux, ne saurait, en dépit de l'action des caisses de stabilisation, suffire pour répondre aux besoins jugés aujourd'hui légitimes d'une famille rurale. De plus en plus la culture du cacao apparaît comme le fait soit d'émigrés qui y consacrent une partie de leurs loisirs, soit d'anciens émigrés

repliés au village et en attente d'un autre emploi en ville, soit encore d'hommes âgés, i.e. libérés de leurs charges familiales et qui, rentrés au village, peuvent désormais se contenter des maigres revenus qu'elle procure. Certes, la comparaison des résultats des enquêtes menées en pays bété et en pays bassa montre bien que le taux d'absence est moindre là où le cacao est cultivé, mais seulement en ce sens que cette culture permet au migrant un repli honorable parmi les siens et non parce qu'elle freinerait les départs en permettant aux jeunes actifs de s'y employer davantage.

Mais l'émigration rurale n'est pas ou n'est plus seulement masculine. La plupart des femmes, certes, ne quittent leur village que pour répondre à l'appel du mari déjà installé en ville, une fois conclu le mariage coutumier. Mais ce n'est plus là, aujourd'hui, la seule voie de l'émigration féminine. Comme les jeunes gens, les jeunes filles vont en ville pour suivre une scolarité et le taux élevé de la scolarisation, générale comme féminine, est l'une des particularités du sud du Cameroun. L'école ouvre la porte de cette «émancipation féminine» tant redoutée des hommes, ici plus qu'ailleurs, car elle annonce et entraîne déjà une profonde mutation des sociétés locales dont l'exploitation de la femme était devenue l'un des fondements.

### III. LE MIGRANT ET LA VILLE

Le chemin de la ville n'est pas le même pour tous les immigrés. Il emprunte parfois des détours surprenants ou apparemment absurdes. L'une des clés en est, de plus en plus fréquemment, la recherche des conditions d'une scolarisation donnant aux jeunes émigrés le maximum de chances de succès. L'autre clé en est l'extrême dispersion familiale déjà signalée. Mais dans ces cheminements, Bamiléké et «Sudistes» présentent à nouveau des traits originaux.

Par sa position centrale dans le sud du Cameroun, par ses fonctions de capitale administrative et politique, de centre scolaire et universitaire, Yaoundé appelle à elle un flux constant de migrants dont les lieux de provenance se diversifient toujours davantage. La croissance lente mais continue de ses effectifs originaires de l'Ouest et du Littoral (ces derniers également en majorité bamiléké), la relative et progressive diminution des natifs du Centre-Sud (moins de la moitié des immigrés aujourd'hui), découlent d'ailleurs du fonctionnement même des deux systèmes de migration mis en évidence. Les uns, Bamiléké, investissent la ville et s'y installent à demeure sans toutefois perdre leur identité ; les autres, «Sudistes», passent par la ville mais semblent bien, dans leur majorité, refuser de s'y laisser prendre : leur place de choix se situe entre le village et la ville.

Mais la croissance d'ensemble de la ville ne concerne cependant pas tous les quartiers de façon uniforme et indifférente. Pour le migrant, l'espace urbain n'est pas neutre : dans certains quartiers il se sent chez lui, dans d'autres il se sent étranger. Il existe toujours des quartiers d'élection où l'immigré préfère vivre parce qu'il y retrouve son «pays» d'origine en microcosme et l'étude

Désormais l'émigration féminine est aussi démarche individuelle ; elle signifie refus d'une situation sociale où la femme était l'éternelle mineure sans voix. Refus aussi du mariage tel que conçu et imposé par la société villageoise, recherche de revenus dont on puisse disposer librement, la migration féminine apparaît sans retour envisagé, tant le village est pour la femme, avec ses dures conditions de vie, symbole d'enfermement, de limitation de sa personnalité qu'elle n'accepte plus.

Le projet de l'émigré «sudiste» masculin n'est pas, à la différence de celui des Bamiléké, de demeurer définitivement en ville, même si les circonstances en décident autrement. Les liens qu'il garde avec son village d'origine, les investissements qu'il y consent, ne sont pas simple expression d'une relation affective. Ils signifient aussi réel désir de participer à la vie sociale du village qui demeure espace de référence malgré l'éloignement : «Le chez moi, c'est mon village». Mais bien des obstacles viennent perturber la maîtrise d'un tel projet, les uns pour refouler l'émigré hors de la ville plus tôt qu'il ne l'aurait voulu, les autres au contraire pour suspendre ou entraver le retour espéré, et les pratiques de sorcellerie semblent parfois, en ce domaine, particulièrement déterminantes.

des mouvements intra-urbains le montre bien.

De même existe-t-il toujours des activités plus particulièrement choisies par les membres de certains groupes socio-culturels. On sait que le commerce, les petits métiers de production et de réparation, les transports, les affaires en tous genres demeurent activités de prédilection des Bamiléké. Les emplois de bureau ou d'administration et, plus généralement, les activités salariées le sont toujours pour les Bété ; de même les originaires du Nord, appelés ici «Haoussa», exercent-ils d'autres commerces plus particuliers, tels la boucherie bovine et le colportage....

Ainsi la même diversité dans l'approche urbaine transparait-elle à propos du logement et de l'activité. Certes tous, Bamiléké, «Sudistes» et «Haoussa», recourent aux filières posées par la société d'origine pour trouver hébergement et emploi. Tous cherchent à s'établir là où, en ville, l'environnement culturel leur est le plus familier : ainsi persistent les grandes dominantes ethniques des quartiers en dépit d'un urbanisme souvent destructeur. Le corollaire en est que les effets de brassage des cultures locales (le fameux «melting-pot») paraissent des plus limités, comme en témoigne le choix du conjoint fait par l'immigré ; la rencontre que favorise la ville est celle de l'Occident bien plutôt que celle des autres cultures locales.

L'identité gardée face à la ville se manifeste donc par des choix caractéristiques des uns et des autres et dans la continuité de l'héritage culturel qu'ils ont reçu. Elle se signale non seulement dans les domaines du logement et de l'emploi, mais encore dans celui du mode d'insertion en ville. L'épargne savamment organisée qui

pousse les Bamiléké à tenter l'aventure d'une promotion économique individuelle dans les activités «indépendantes» les porte aussi à investir dans l'immobilier urbain, même de façon quelquefois modeste au départ. La proportion des propriétaires de leur logement est plus élevée chez eux que chez les «Sudistes» qui préfèrent le provisoire d'une location ou d'un hébergement en ville. Observons cependant que de telles particularités ne sont nullement figées pour toujours : la récente percée des Bamiléké vers les postes de responsabilité technique ou intellectuelle en témoigne suffisamment.

Le travail féminin en ville reflète aussi les mêmes clivages culturels par le choix de l'activité pratiquée, et l'agriculture intra ou extra-urbaine en est une dont le rôle paraît essentiel dans le ravitaillement des familles urbaines. De plus les rapports de cette activité féminine

avec l'importance de la charge familiale qui pèse sur les ménages doivent également être pris en considération pour expliquer les choix des épouses.

Devant la ville, les migrants ne sont donc pas égaux. Leur accès à la ville se fait selon certaines filières, certains cheminements dans l'espace comme dans l'activité exercée ou l'inactivité. Certains, tels les Bamiléké, ont plus de chances de réussir une ascension économique et sociale parfois spectaculaire car ils arrivent comme déjà préparés par leurs institutions coutumières à affronter avec succès le monde urbain. D'autres au contraire, tels les Bété, paraissent nettement plus exposés au risque du chômage et de l'échec urbain, tant à cause du type d'emploi recherché, d'ambitions que l'instruction reçue leur paraît légitimer, qu'à cause de leur appartenance à une société foncièrement égalitariste.

#### IV ESPACES ET MIGRATIONS

Ce n'est pas seulement l'espace urbain que les migrants contribuent à façonner par leur présence et leur approche spécifique de la ville. Insensiblement le mouvement d'émigration rurale a dessiné et dessine encore une nouvelle distribution de la population ; lentement, mais de façon cependant perceptible, les lignes de force de l'espace camerounais du Sud s'en trouvent modifiées.

Deux types de structuration de l'espace induite par les migrations nous sont apparus dans le sud du Cameroun : l'un est fonction des variations locales de l'intensité de l'émigration rurale, l'autre résulte des particularités d'une migration qui, autour de la capitale, n'est pas exode rural mais incessant va-et-vient de personnes et de biens entre ville et campagne.

1) En fonction de l'intensité des départs et de l'importance plus ou moins grande des retours au village, il apparaît que l'espace étudié se subdivise en deux grands secteurs dont la ligne de partage se place vers Bafia, Monatéle, Makak et la basse vallée du Nyong.

a) Un premier secteur nord-ouest caractérisé par une émigration forte à très forte, une faible proportion de retours et, corrélativement, une faible proportion d'hommes n'ayant jamais quitté le village. Au sein de ce secteur, le pays bassa pousse ces caractéristiques à leur extrême, notamment par son très faible taux de retours vers les villages.

b) Un deuxième secteur, au sud et à l'est de la ligne de partage, où, d'une façon générale, on émigre moins, on revient plus volontiers et même on reste à demeure plus souvent qu'ailleurs. Encore faut-il bien distinguer, dans ce dernier ensemble, deux sous-espaces, deux zones qui présentent une situation originale quant à l'émigration masculine :

- d'abord une zone suburbaine d'une vingtaine de kilomètres autour de Yaoundé où l'émigration faiblit. Par rapport à la moyenne du secteur sud et est, elle compte moins d'absents, plus d'hommes rentrés au village et plus d'hommes qui ne l'ont jamais quitté. C'est là l'effet de la proximité de la capitale qui tend à développer autour d'elle une sorte de grande banlieue où les habitants se satisfont de vivre parce que la vie y est moins chère

qu'en ville (les champs y assurent la nourriture familiale) mais où la facilité des relations avec Yaoundé permet d'exercer une activité essentiellement urbaine, l'agriculture dite de rente n'étant alors qu'une activité d'appoint. - ensuite une zone plus étonnante, la «zone centrale», dont la présence pose problème. Orientée N.E/S.O., elle prend en écharpe la capitale et la zone suburbaine mais se distingue nettement de celle-ci par des particularités très tranchées : forte émigration, faible taux de retours et peu d'hommes n'ayant jamais quitté le village. Cette zone centrale semble bien correspondre à la fois au premier bassin migratoire de Yaoundé, le plus ancien avant son extension récente, source d'une familiarité des villageois avec la ville déjà bien entrée dans les moeurs, et à des habitudes de déplacements nées de la configuration des découpages administratifs auxquelles s'ajoute une certaine homogénéité ethnique entre ville et campagne qui, même si elle n'est plus vérifiée aujourd'hui, fait que la ville de Yaoundé n'est pas ressentie comme étrangère par les villageois natifs de cette zone.

Il apparaît cependant que l'originalité de l'émigration féminine se traduit par une structuration de l'espace autre que la précédente. On retrouve, certes, à proximité de Yaoundé, une zone suburbaine où le remplacement des femmes dans les villages est assuré par un quasi phénomène de banlieue qui permet de ne pas déplacer son lieu de résidence en pratiquant une sorte de semi-émigration. Mais plus loin, là où la distance à Yaoundé devient trop grande pour autoriser une telle solution mais demeure cependant facilement franchissable, le remplacement des femmes dans les villages n'est plus assuré. Existe ainsi autour de Yaoundé une sorte de couronne, une zone péri-urbaine jusqu'à une centaine de kilomètres de part et d'autre de la capitale, où l'attrait de la ville s'exerce à plein sur l'élément féminin de la population villageoise. Mais aussi les migrations féminines sont plus complexes que celles des hommes, en ce sens qu'elles combinent émigration rurale (matrimoniale ou autre) et immigration matrimoniale. Or le rôle de cette dernière est apparu prédominant pour rendre compte des différences de situations perceptibles entre les villages situés

sur un axe de communication important et ceux qui demeurent plus difficilement accessibles. Sans doute les filles abandonnent-elles plus souvent les villages « perdus dans la brousse », mais surtout elles répugnent à venir s'y marier et à y enfermer leur vie. Au contraire, vivre dans un village facilement relié à la ville et surtout à la grande ville, paraît beaucoup plus acceptable pour ces filles instruites et qui ont, souvent, déjà connu la vie urbaine.

Ainsi les grands axes de communication qui avaient contribué, au premier temps de leur mise en place, à vider de leur population les villages qu'ils traversaient, peuvent désormais avoir un effet inverse par la facilité des relations avec la ville qu'ils permettent à présent. Il apparaît donc bien qu'ici le développement rural ne saurait plus être conçu qu'en lien et en continuité avec celle-ci.

2) A ce point de vue qui envisage le remodelage de l'espace sous l'effet des migrations, il convient d'en ajouter un autre, non moins important pour l'avenir du Sud camerounais. L'espace du migrant n'est pas seulement celui de la ville, il reste aussi celui de son village. Son village, c'est-à-dire la société qui l'a formé et dont les règles de fonctionnement demeurent sa référence, même s'il est évident que d'autres déterminations, nées de l'ouverture au monde dit moderne, n'en pèsent pas moins aussi sur les choix et les décisions du migrant.

De ce point de vue la relation particulière qu'entretient l'émigré « sudiste » avec son village d'origine induit l'apparition d'un espace original que je me suis risqué à appeler la « région migratoire » de Yaoundé. Elle est pour lui, aire de vie, champ de relations entre le village et la ville ; champ qu'il parcourt lui-même mais que parcourent aussi son épouse qui cultive au village, ses enfants

qui y accompagnent leur mère ou vont en vacances, mais aussi de nombreux membres de la très large famille africaine qui lui rendent visite en ville ou lui demandent une hospitalité plus ou moins longue et bien difficilement évitable. Or, en Afrique, de tels déplacements s'accompagnent nécessairement d'échanges de cadeaux, de mouvements de biens et d'argent, parties intégrantes de l'art des relations sociales.

Compte-tenu des moyens de transport utilisés et de l'état des voies de communication, on peut estimer que cette « région migratoire » s'inscrit dans une aire d'environ 100 kilomètres de rayon autour de Yaoundé, limite qui est celle d'une distance-temps permettant des relations au moins mensuelles entre ville et village. Certes cette région migratoire, lieu d'une plus grande solidarité, d'un continuum rural-urbain entre Yaoundé et ses environs, présente des irrégularités tant dans son contour que dans son contenu. Il est des villages ou même des zones entières où son existence se marque à peine encore à cause de relations trop malcommodes avec la ville qui réduisent ici ou là son attraction ou bien laissent subsister des sortes de poches enclavées. Il est aussi des zones où le contexte socio-historique a pu créer des rapports à la ville de type plus particulier : ainsi ceux des Éton paraissent-ils différents de ceux des Éwondo ou des Bané et, probablement encore, de ceux des Bassa. Mais dans l'ensemble apparaît là une aire de relations privilégiées entre ville et campagne qui n'est pas seulement d'émigration vers la ville, mais aussi de construction de multiples réseaux de relations dont les citadins comme les villageois tentent de tirer le plus grand profit. Et ce sont d'ailleurs souvent les mêmes migrants qui se trouvent, tour à tour, villageois ou citadins.

## CONCLUSION

Si l'on veut réellement tabler sur un développement régional où la ville ferait figure, non pas d'îlot de modernisme polarisant l'attention et les investissements, mais bien de centre d'animation et de noeud de relations, c'est sur la réalité d'une telle région migratoire qu'il faudrait miser et poser les bases d'une solidarité accrue entre ville et campagne. Car cette solidarité existe déjà, mise en place par les particularités des migrations locales et des relations qu'elles engendrent. Ce sont là comme des pierres d'attente ; reste à trouver comment les utiliser au mieux des intérêts d'un monde rural frappé d'atonie. Les chances de redresser une telle situation existent ; çà et là des réalisations ponctuelles prouvent que des jeunes ruraux sont prêts à les saisir. Mais leur réussite ne saurait être seulement affaire individuelle sous peine de faire long feu ; elle relève aussi de choix économiques propres à ne pas décourager les efforts ainsi consentis.

Ajoutons encore que les particularités des migrations dans le sud du Cameroun, la singularité même de chaque cas de migration saisi par les biographies des migrants, ne doivent cependant pas faire illusion. Elles renvoient constamment à l'existence de déterminations qui, à des niveaux variés, agissent de façon tantôt directe

tantôt combinée, et dont l'effet est perceptible dans chaque cas particulier. Le migrant de Yaoundé appartient bien à cet espace sans frontière auquel n'échappe aucun pays et auquel la colonisation a ouvert, bon gré mal gré, chaque village. Le village qu'il quitte, comme la ville où il tente sa chance, sont intégrés à un système économique mondial sur lequel il n'a aucune prise et dans lequel et par lequel il se trouve inévitablement entraîné. Mais en même temps le migrant n'est pourtant pas qu'un jouet de forces économiques qui lui seraient défavorables, qu'un agriculteur déclassé en voie de prolétarisation sans projet qui lui soit propre. Son passé collectif offre des ressources dans lesquelles il puise pour s'adapter aux situations nouvelles qui lui sont imposées, et il les utilise en fonction de son projet social.

Dans un tel contexte, l'opposition ville-campagne n'a de réalité que pour l'observateur extérieur. En fait, l'une et l'autre appartiennent au même espace vécu qui se trouve seulement élargi à des dimensions beaucoup plus vastes que celui d'autrefois. L'intégration au groupe demeure la norme, et le choix des lieux de vie, la décision du départ comme celle du retour, ne sont pas seulement dictés par les contraintes économiques du moment, mais aussi par l'appartenance de chacun à des

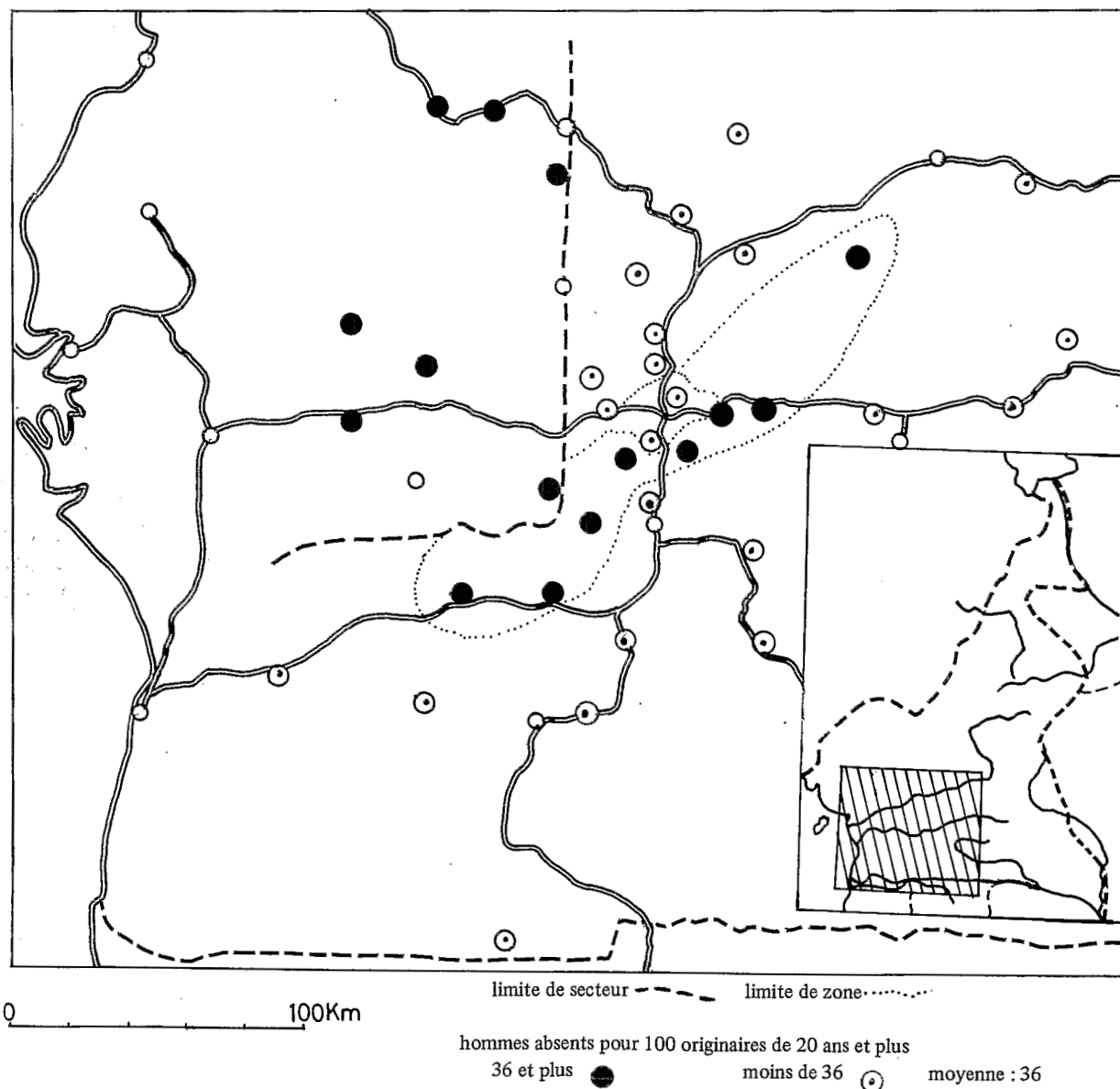
cellules sociales qui demeurent vivantes et dont les intérêts restent considérés comme supérieurs.

Enfin la démarche du migrant n'est pas seulement guidée par son appartenance persistante au groupe socio-culturel d'origine. La migration est aussi réponse suscitée par les besoins et l'évolution des besoins propres au groupe domestique, ce cercle étroit des parents et de leurs enfants, en fonction de ce que l'on a parfois appelé le «life-cycle». La décision de quitter le village ou d'y revenir, ou encore celle de rester en ville coûte que coûte est aussi dictée, dans une bonne mesure, par le souci des vieux parents restés au village, le souci des petits frères, celui de réunir l'argent de la compensation matrimoniale, ou encore celui de la scolarité des enfants. Le migrant «sudiste» se trouve ainsi conduit du village à la ville, puis ramené de la ville au village, en fonction d'impératifs économiques et aussi sociaux liés à ses responsabilités au

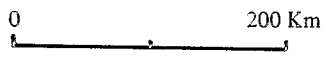
sein de la cellule familiale.

On retrouve donc finalement là trois niveaux de détermination des mouvements migratoires, trois niveaux «gigogne» qui peuvent se combiner différemment dans chaque cas de migration, dont aucun ne doit être perdu de vue dans toute tentative de recherche qui se veut explicative de l'ensemble de la réalité des faits et, moins encore, dans toute tentative de développement du milieu rural. Et, dans cette dernière perspective, l'ensemble de l'ouvrage montre que «l'exode rural» ne saurait être enrayé sans que soit acceptée et encouragée une véritable réorientation de la production agricole locale en fonction du marché urbain tout proche, et que soit mise en place une réorganisation de l'espace régional visant à structurer une réelle solidarité économique entre ville et campagne.

### L'espace des migrations masculines



# PROVINCES ET DÉPARTEMENTS



10 E      12 E      14 E      16 E

12 N

10 N

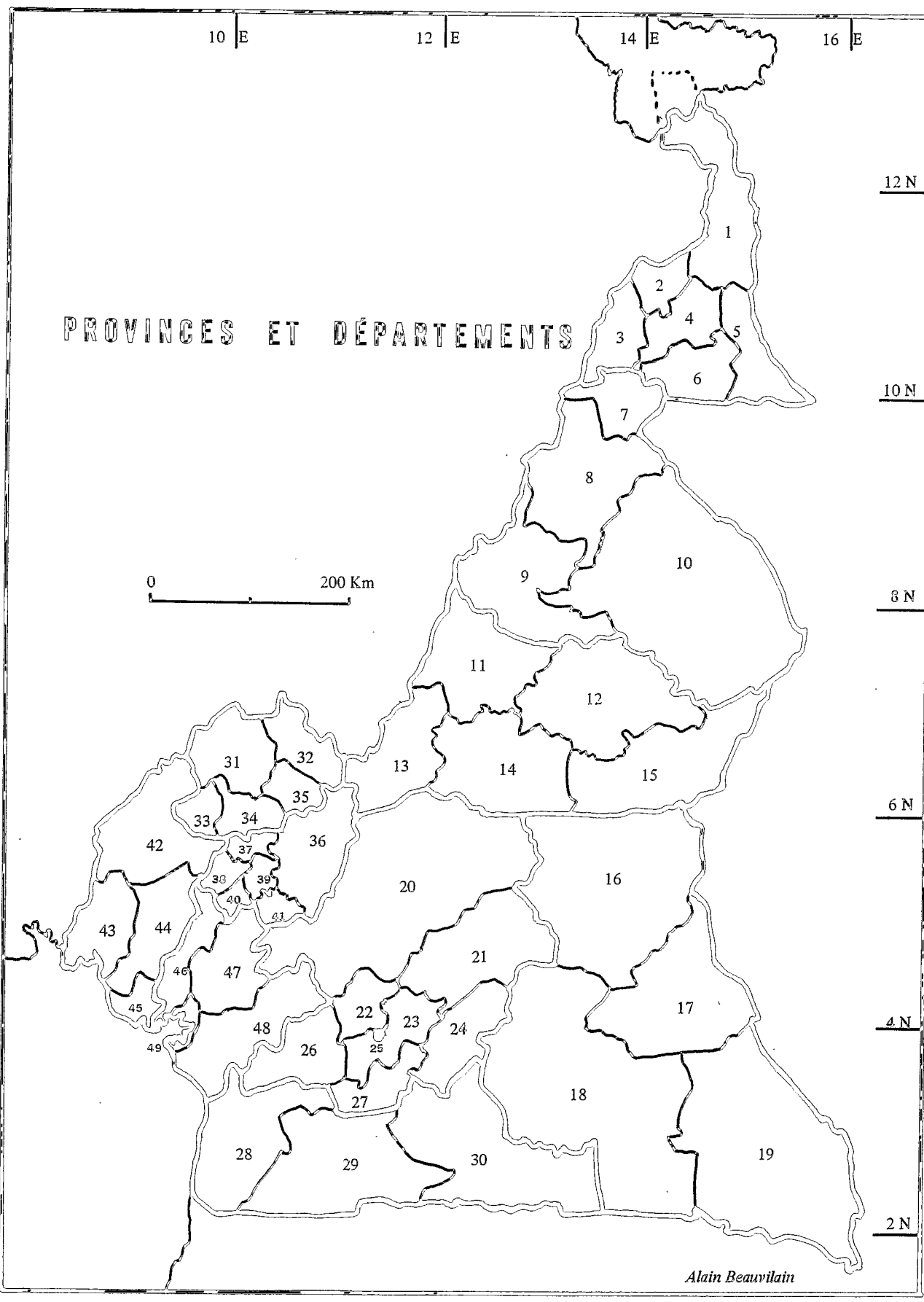
8 N

6 N

4 N

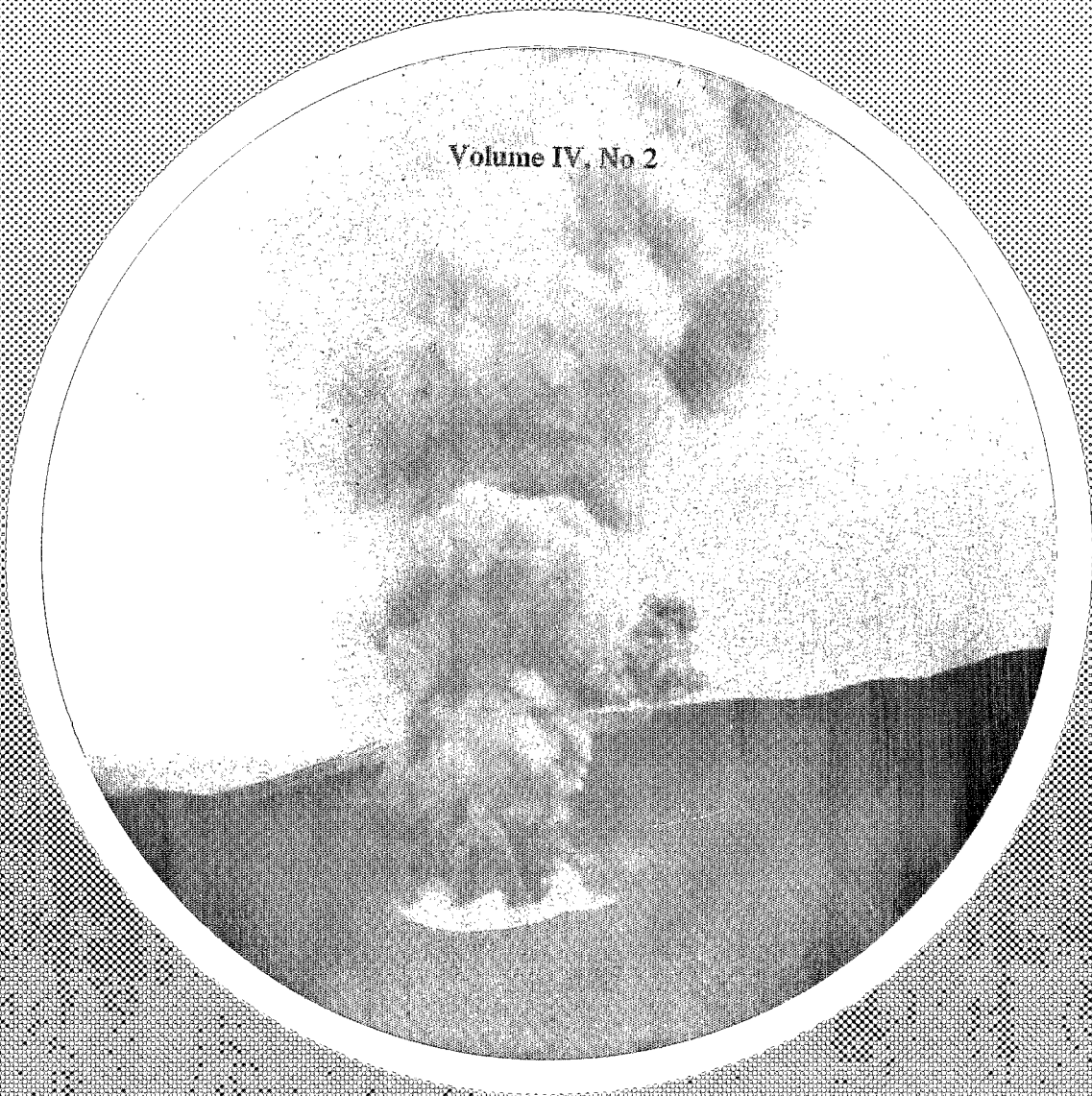
2 N

*Alain Beauvilain*



# REVUE DE GÉOGRAPHIE DU CAMEROUN

UNIVERSITE DE YAOUNDE



Volume IV, No 2

THE UNIVERSITY OF YAOUNDE

## CAMEROON

# GEOGRAPHICAL REVIEW